

PATRICK SEGAL

LE SERMENT
SUR LA
COLLINE

r o m a n

Flammarion

Extrait de la publication

PATRICK SEGAL

LE SERMENT SUR LA COLLINE



Guillaume et Simon ont grandi à l'ombre des grands arbres. Leur père a vendu sa propriété. Ils sont devenus les orphelins de Jananga.

Longtemps après que leurs chemins se soient séparés, Guillaume est devenu un très haut personnage de la République plongé dans la solitude du pouvoir. Une catastrophe climatique a transformé la terre : Venise est presque sous les eaux, Paris est le territoire de

bandes incontrôlables.

Appelé par son frère, Simon, l'homme des vallées perdues, monte à la capitale. Avec une jeune réfugiée cubaine, il veut sauver ce qui peut l'être.

Guillaume d'abord, avec qui il est lié par le sang, et le peuple des collines. Et puis il y a Hélène, belle comme le premier matin du monde, qui parle aux éléments et joue avec le sable du temps.

Roman où l'écologie se mêle au suspense, où l'aventure côtoie le fantastique et la passion, *Le serment sur la colline* est un chant d'espérance.

Patrick Segal a publié des récits et des romans dont L'homme qui marchait dans sa tête. Viens la mort, on va danser. Quelqu'un pour quelqu'un et Le Royaume infini.

Couverture
Photos © Patrick Segal



9 782080 677549

FF 7754-99-VI

104,00 FF

Flammarion

**LE SERMENT
SUR LA COLLINE**

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'HOMME QUI MARCHAIT DANS SA TÊTE (prix des Maisons de la
presse, Grand Prix Vérité)

VIENS LA MORT, ON VA DANSER

LE CHEVAL DE VENT

QUELQU'UN POUR QUELQU'UN

J'EN AI RÊVÉ, TU SAIS...

LE ROYAUME INFINI

Aux éditions Denoël

CINQ ANS SOUS LES ÉTOILES

LE MARATHON (en collaboration avec le professeur Saillant,
Jean Cormier et Alain Luzenfichter)

*Pour l'ensemble de ses livres,
Prix international de la paix Dag Hammarskjöld 1980.*

Aux éditions Richet

LA FIANCÉE AFRICAINE

PATRICK SEGAL

LE SERMENT
SUR LA COLLINE

roman

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© **Flammarion**, 1999
ISBN : 9782081302068

À mon épouse Hélène qui a changé
l'automne en printemps, le doute en
espérance, les matins calmes en rires
d'enfant.

Et à notre fils Victor qui m'aide à
grandir

*Quand les hommes vivront d'amour
Il n'y aura plus de misère
Les soldats seront troubadours
Et nous, nous serons morts, mon frère...*

Raymond Levesque
En hommage à Félix Leclerc

I

Il faisait très chaud en ce mois d'août 2047 sur Paris, le bulletin météo annonçait : « Orageux en fin de journée ». Guillaume se souvenait avec précision du jour où son père, ruisselant de sueur, s'était assis sur le vieux banc usé comme un bois d'épave que la marée rejette. En quelques secondes, l'enfance avait basculé, montrant ses rires et ses escapades comme des dessous troués. Les mots du père allaient souiller l'innocence et faire des siens les orphelins de Jananga. Quand il avait vendu la propriété pour payer les dettes, le père s'était donné quelques mois pour y voir clair.

— Si la saison de coupe est bonne, je pourrai réemprunter et planter du merisier sur les terres du haut et peut-être retaper la cabane de Louis.

Il croyait à ses histoires comme les enfants au père Noël. Le couple qui avait acheté voulait la ferme et les terres pour se donner l'illusion qu'il retournait à la vraie vie. C'est elle qui avait trouvé l'annonce, placardée sur la vitrine de l'agence. Elle était venue seule et avait poussé le bûcheron, pris à la gorge, à vendre pour une bouchée de pain. En pénétrant dans la grande bâtisse glacée, elle avait entr'aperçu les cheminées dont l'une venait du château du village détruit sous la Révolution. Elle savait qu'elle prenait possession d'un morceau d'histoire et,

même si tout était en mauvais état, à ce prix-là, les courants d'air avaient du charme.

Cette année-là – Guillaume s'en souvenait très bien – n'était pas comme les autres : non seulement parce que Jananga avait été vendue, mais parce que le maître d'école leur avait dit :

— Demain, vous entrez dans le III^e millénaire. Je vous souhaite bonne chance.

C'était le 24 décembre 2001 et, dans le ciel de neige, les rires d'enfants venaient de mourir. La vieille maison percluse de rhumatismes et de lézardes retrouva peu à peu une nouvelle peau, à coups de marteau et de millions.

En quelques années, Jananga s'était transformée comme une jeune princesse et ses occupants s'y voyaient déjà, lui vieillissant au coin du feu, elle lisant dans les cartes l'avenir incertain. D'année en année, on fit comprendre aux enfants du bûcheron, relégués avec leurs parents au bout de la grande bâtisse, qu'il ne fallait plus rôder dans la cour, ni même regarder au travers de la haie les baigneuses au bord de la piscine, fumant des cigarettes à bout filtre. Seuls les chiens, attirés par une nourriture régulière et quelques caresses, franchissaient le porche de la bâtisse rajeunie.

Il ferma les yeux pour mieux se souvenir de cette année 2001 où il n'avait que dix ans. Au cœur de l'été, il y eut une cascade d'accidents, comme si les esprits de la maison ne pouvaient pas entrer dans les fissures des pierres disjointes. L'étalon de la propriétaire se brisa une jambe dans un pré couvert de fleurs des champs : son gros œil regarda une dernière fois sa maîtresse et il partit chevaucher les grandes prairies du ciel. Natacha fut très triste, sûrement malheureuse, car la souffrance d'un animal est insupportable. Quand son mari tomba dans l'escalier et se cassa le fémur, elle fut contrariée car

cela lui gâcha la fin de l'été. Le soir où il fut opéré dans un hôpital parisien, elle sabla le champagne comme si elle fêtait l'an I de sa vie.

Le couple se sépara quelques semaines après l'accident. Lui consolida sa fracture avec ses souvenirs, elle se consola dans les bras d'un autre. Natacha héritait d'un navire de vieilles pierres et de poutres restauré pour affronter les calmes et les tempêtes à venir. Elle pria le bûcheron de partir au plus vite et, dans un élan de générosité, demanda à l'assistante sociale de trouver un logement pour la famille implantée là depuis trois générations. Ils s'installèrent comme des émigrés dans un appartement vétuste au-dessus d'un garage, à moins d'un kilomètre de l'usine métallurgique. Les adieux aux humains et aux chiens furent brefs car Natacha avait horreur des effusions et des accès de sensiblerie. Un brouillard se leva comme un voile laiteux sur les yeux de Guillaume et de Simon, tournant la page d'une enfance merveilleuse.

Le bûcheron ne voulut pas s'installer en ville. Il s'enfonça là-haut dans les bois et, le regard sombre, se jura de partir loin quelque part au Canada, là où le passé ne le rattraperait pas. Guillaume faisait souvent ce rêve en serrant très fort ses poings comme pour emprisonner les souvenirs et les doigts glacés de son jeune frère Simon, qui croyait s'être perdu dans la forêt profonde de la laideur des sentiments. Il repassait le film de ces années cruelles et magnifiques au ralenti, pour savourer chaque instant, chaque escapade au milieu des bois quand la sève des pins ruisselait comme une semence éternelle. Jananga était leur univers, leur planète, où personne ne pourrait jamais les arracher aux grands espaces. Il pouvait, en fermant les yeux, peindre les souvenirs et entrer dans le tableau par le bord inférieur du cadre imaginaire. Un frisson le parcourait

comme une caresse puis, soudain, l'image devenait terne comme si le feu venait froisser la beauté du rêve. Les rues grises et rectilignes de la ville venaient rayer la beauté de Jananga comme une grille métallique emprisonnant les derniers jours d'insouciance.

Guillaume se souvenait de sa révolte, de son envie de vengeance, de son désir de punir les adultes, voleurs d'enfance. Il s'était juré de faire une guerre totale contre ceux qui exploitent la faiblesse des innocents. Guillaume avait vu son père, le bûcheron, régner sur le pays des arbres, couper et replanter des dizaines d'hectares de chênes pour les flambées d'hiver. Il l'avait vu aligner des kilomètres de stères de bois comme des armées de canons ligneux. Il l'avait aimé, admiré comme un capitaine héroïque dans la houle verte des forêts du sud ; il l'avait presque jaloué quand le père parlait des bourgeois au printemps sur les branches noueuses des merisiers. Il avait trouvé son héros jusqu'au jour où l'étau se referma lentement sur l'homme des bois, incapable de résister à la moisissure des crédits, des endettements, des directives orchestrées à Bruxelles, au siège d'un Parlement européen convaincu depuis fort longtemps que le ^{xxi}e siècle ne serait ni spirituel ni agricole, mais communautaire, mot incompréhensible pour le bûcheron qui ne comprenait pas que l'on parle de communauté en cherchant à tuer les paysans et leurs familles. La communauté, pour lui, c'était son clan, sa femme, ses enfants, sa terre et ses arbres : pas les relevés bancaires ni les traites, ni les feuilles bleues des huissiers, ni les avertissements des services du fisc.

Guillaume aurait pu mettre une arme au bout de sa colère, il aurait pu être un justicier assassin que l'histoire aurait avalé pour toujours. Dans le petit appartement sombre sentant l'huile de moteur, à l'âge où l'on regarde les filles, il tourna ses yeux vers la lecture des

livres importants, de tout ce qui avait manqué au père qui, lui, ne croyait qu'aux grands arbres. Il ne pensait plus qu'à une chose : étudier, apprendre les mécanismes de la règle du jeu, comprendre le secret des puissants pour pouvoir un jour venger son père mort-vivant comme un chêne qu'on abat. Tout en se plongeant dans l'océan des connaissances, il surveillait son jeune frère Simon, qui vivait la réclusion en ville comme un jeu de piste, une partie de gendarmes et de voleurs. Simon avait pleuré au-dedans de son cœur en quittant Jananga, mais, parce qu'il était un loup solitaire, il avait refusé de montrer sa peine en laissant le domaine enchanté. Au fond de lui, il sentait qu'un jour il serait à nouveau le seigneur de Jananga, car qui saurait mieux que lui interpréter le chant des feuillages au passage des palombes ou les brouillards d'automne sur la risée de l'étang ?

Simon avait le regard clair du pisteur qui trouve l'échappée dans un ciel de tourmente, il était de ces marins légendaires capables de faire naître des îles là où le démon ne voulait que des abîmes. Simon était la terre, Guillaume le feu de la passion. Et quand la cloche de l'église sonna les douze coups de minuit, en cette première année du siècle nouveau, les deux enfants ressentirent en eux-mêmes qu'ils allaient peut-être changer le monde.

Guillaume passa sa main dans sa chevelure poivre et sel et son regard un peu voilé se perdit dans le feuillage des arbres du parc en contrebas du château. Tout était allé très vite depuis son départ du petit appartement situé au-dessus du garage. Son père avait, un matin d'automne, préparé son sac, emballé sa tronçonneuse dans un chiffon huilé et, sans se retourner, s'était enfilé sur les hauteurs de Jananga, là où la forêt s'épaissit. Il avait écrit, au dos d'une lettre de créance, des mots

hésitants à l'écriture vacillante, comme si la flamme de la vie allait s'éteindre à cause des mauvais vents. Il leur disait, avec ses mots à lui, qu'il allait partir loin au-delà de toute cette jungle administrative qui creusait la tombe des hommes à coups de « combien ». Combien de brasses de bois cette semaine, combien de stères de chêne, combien d'heures de travail pour être en règle avec la sécu que les autres toucheraient. Tous ces combien s'étaient accumulés dans la balance de la vie jusqu'au jour où le plateau avait touché le fond de l'âme du bûcheron.

Dans la petite cuisine de l'appartement, la mère de Guillaume et de Simon s'était assise avec ses enfants autour de la table en reposant l'enveloppe, dernier message d'un naufragé partant à la dérive. Le bûcheron, les soirs d'hiver, aimait à parler, assis autour d'un feu devant l'immense cheminée de Jananga, des forêts d'Oregon ou de l'Ouest canadien. L'Amérique lui semblait être le dernier territoire libre où l'homme et l'arbre pouvaient vivre ensemble. Simon touchait l'enveloppe comme l'étoffe du saint suaire sans trop comprendre le regard triste et las de sa mère.

— C'est loin le pays des arbres géants? avait demandé l'enfant.

Le bûcheron parlait souvent de grands arbres comme si en Amérique tout était plus grand, plus fort ou plus juste. Il disait que là-bas Montana, le prince des bûcherons, avait fait fortune. Pour Simon, le héros de son enfance s'appelait Montana, un solide gaillard du Sud-Ouest qui avait étendu son territoire au-delà de l'Atlantique. La mère de Simon avait répondu :

— C'est toujours loin, le paradis.

D'ordinaire, Guillaume s'en serait voulu d'avoir gaspillé quelques instants dans l'évocation de son enfance. Il allait appuyer sur le commutateur pour faire venir sa

secrétaire quand il décida de se lever de derrière son bureau de merisier aux lignes brutes. Il mit le climatiseur sur la position zéro et ouvrit les immenses fenêtres donnant sur le parc. Une bouffée de chaleur entra dans l'immense bureau. Cela faisait maintenant six mois qu'il n'avait pas plu sur la capitale.

La sonnerie du téléphone retentit, rappelant à Guillaume ses obligations. La ville lui paraissait assoupie comme une fiancée au pays des Mille et Une Nuits. Il fut tenté de retrouver le souvenir de son enfance pour échapper encore quelques instants à la réalité. Il avait tant voulu être celui qui décide, que le vertige semblait le prendre à la gorge quand il se voyait là, lui, Guillaume de Jananga, Président de la République française.

Il se rapprocha de l'immense bureau et mit le visio-
phone en service. La secrétaire lui rappelait ses obligations de la journée.

Les rendez-vous s'échelonnaient au rythme immuable d'un sablier virtuel, alternant les rapports longs et fastidieux des ministres et des conseillers, et les visites de ceux qui attendaient leur audience depuis des mois, voire des années, aussi émus que le jour de leur premier rendez-vous amoureux. Guillaume, assis dans un canapé dont les fils dorés commençaient à s'effiloche, écoutait en silence, un doigt sur la joue ou sur la tempe comme si sa tête avait besoin d'un tuteur. Il lui arrivait de fermer les yeux pour mieux entendre résonner les mots contre les lambris témoins de tant de confidences.

L'homme qu'il avait en face de lui était petit, maigre comme un chat, et son cou flottait dans un col en coton usé. Ses petits yeux reflétaient la bonté et la fermeté.

— Monsieur le Président, comme chaque année à cette époque, je dois vous soumettre la liste des grâces présidentielles.

Le cœur de Guillaume battit un peu plus vite comme s'il allait franchir un espace le séparant d'une autre pla-

nète, un astre sombre et sulfureux qui abriterait la mort. Il pria le ministre de le suivre dans la salle de conférence au sous-sol, afin de visionner les dossiers. Le Président voulait lire sur les visages les affres du remords ou les stigmates de la haine. Là, seul face à l'écran géant, il verrait défiler les attendus des procès, les regards des victimes, les corps martyrisés par ceux que les pulsions et la maladie rendaient diaboliques. À chaque vie brisée, Guillaume repensait à son père que le système avait cassé comme une vieille branche tordue. Il revoyait son regard étonné et triste quand les huissiers détaillaient le pauvre intérieur de Jananga. Il serrait les poings et, au fond de son cœur, il avait lui aussi l'envie de casser, de tuer à coup de hache, à coups de haine, ces inquisiteurs mandatés par un puissant avide de plus de bois, plus de rangées de chênes comme des soldats tombés au champ d'honneur.

Le parcours des assassins était souvent pitoyable, presque programmé tant leur enfance, leur environnement et la malchance qui fait le reste les avaient poussés vers le geste sans retour, le coup qui arrête la vie dans son élan, le mal hideux qui veut faire souffrir pour venger une vie de travers. Avec le temps, les prisons s'étaient vidées, libérant les détenus sous condition, attachés à leur geôlier par un bracelet électronique enregistrant tout déplacement. En cas de tentative de récidive, une aiguille pouvait s'enfoncer dans les chairs et paralyser le sujet jusqu'à ce que les équipes spécialisées interviennent et placent l'agresseur en camisole chimique. Ne restaient derrière les murs que les terroristes, les infanticides et les violeurs. Guillaume savait qu'en grânciant ceux qui devaient mourir en prison il tuait une deuxième fois les victimes, leur famille et ceux qu'aucune sentence ne pouvait consoler.

La fonction suprême le conduisait à cela par tradition, pas par conviction morale. Et s'il devait un jour, seul

devant le bouton de l'arme atomique, anéantir des milliers de vies humaines, se sentirait-il un assassin ou un héros? Il pensait souvent que tout acte entraînant la mort était entaché du mal. Et pourtant, l'équilibre des démocraties se faisait en appuyant sur le fléau de la balance pour arbitrer le cours des choses. Il se souvenait de ses livres d'histoire qui racontaient l'holocauste, les camps, les boucles de ceinture sur lesquelles était gravé « Dieu avec nous » alors qu'elles s'abattaient sur les dos des suppliciés. Quel terrible mélange des idéaux, des morales et des vices tout au long des siècles! Lui, Guillaume, enfant de Jananga, écrivait une page d'histoire à l'encre rouge en décidant qui serait oublié. Quelle serait son attitude quand le ministre des Armées lui présenterait les dernières trouvailles capables de dissoudre l'oxygène de l'air ou d'aveugler les populations? Quelle logique y avait-il entre la grâce et le surarmement? Le ministre de la Justice regardait les visages des condamnés en silence, espérant ne pas avoir à donner son avis.

— Où en est-on des substitutions de peine par don d'organe?

Le ministre pianota sur la télécommande et afficha des tableaux. Les peines étaient réduites selon l'importance de l'organe prélevé. Guillaume se disait que les responsables du sang contaminé auraient dû être condamnés à donner par centaines de litres leur sang pour laver leur crime insidieux. La question qui revenait sans cesse chez certains était : la faute est-elle réparable? Peut-on compenser la douleur? L'injustice est-elle dédommageable? Un Président devait avoir réponse à cela comme au reste.

Il eut envie de suspendre la séance, d'aller marcher dans le parc pour prendre conseil. Le ministre le regarda d'un air coupable. Décidément, il était seul, aussi seul qu'un soldat dans sa forteresse attendant un

ennemi invisible. Il gracia des femmes lourdement condamnées pour avoir, à bout d'arguments, tué leur conjoint menaçant. Il renvoya les violeurs vers la médecine pour éradiquer la source du mal et décida de maintenir en détention les terroristes qui ne méritaient ni la mutilation ni la mort, mais l'oubli. Le ministre se retira en souhaitant une bonne journée, sachant très bien que le Président allait travailler jusqu'au milieu de la nuit, puis s'enfermer dans ses appartements en sous-sol, dans son jardin secret.

Guillaume avait du mal à effacer de sa mémoire les visages innocents à jamais gommés de la vie. Il mesurait pleinement la différence de traitement dans les jugements rendus selon que l'on était pauvre ou puissant : il en était ainsi depuis la nuit des temps. Il se souvenait des journées passées en compagnie de M. Marcus, le nouveau propriétaire de Jananga, qui, presque en cachette, ouvrait son livre de connaissances. M. Marcus était handicapé et se déplaçait en fauteuil roulant, il travaillait souvent dans le bureau, pièce où jadis on entreposait les pommes et les conserves. Il s'installait sous le tilleul et contemplait la vallée, sorte de gorge en dégradé de vert ou de roux selon les saisons. Guillaume et Simon, comme deux chats, avaient mis quelques jours pour s'approcher de lui, à la fois curieux et intimidés par cet homme solide vissé dans sa chaise.

M. Marcus avait été journaliste grand reporter, spécialisé dans les conflits secouant la planète. C'est au cours d'un reportage qu'il avait été blessé, lors d'un attentat commis par des anciens de l'OAS. Ce qui était frappant chez lui, c'était son sens de l'observation et son absence de jugement. Il analysait les situations, les décrivait et semblait s'en remettre à Dieu pour trancher du bien et du mal. Guillaume découvrit ainsi les horreurs du siècle passé, le comportement lâche des

I	9
II	53
III	95
IV	177
V	211
VI	233

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en mai 1999

Imprimé en France
Dépôt légal : juin 1999
N° d'édition : FF 775401 – N° d'impression : 47142